



LES MYSTÈRES DU CARNAVAL

DRAME EN CINQ ACTES ET NEUF TABLEAUX

PAR

MM. ANICET-BOURGEOIS ET MICHEL MASSON

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ, LE 16 JANVIER 1847.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE DUC DE LUCENAY (père noble).....	MM. SAINT-MAR.	UN AVEUGLE.....	MM. PRADIER.
ARTHUR, son fils (jeune premier).....	ALBERT.	PREMIER INSPECTEUR.....	AMELINE.
EDOUARD MOREL (premier amoureux).....	GOMER.	DOMESTIQUE.....	FONDORRE.
CHARLEMAGNE, commis-voyageur (deuxième premier rôle).....	SURVILLE.	CARCON DE CAFE.....	DESJOL.
ROUTIER (premier rôle).....	DESHAYES.	CAPORAL.....	COLLOT.
BERRICHON (deuxième comique).....	FRANÇOISE.	MADAME MAURICE (mère noble).....	Mmes MELANIE.
LE PÈRE MOREL, cocher (premier comique).....	DEBOURJAL.	VALENTINE, sa fille (jeune première).....	ABIT.
BONNIVARD, marchand de sangsues (grime).....	LESDEUR.	LADY MAC LONEL (premier rôle).....	SARAH-FÉLIX.
MISTIGRIS, crieur public (deuxième comique).....	ROSIER.	GIROFLEE.....	LÉONTINE.
ROBINEAU, } amis de Charlemagne.....	CASSARD.	ASPASIE.....	LE GONORE.
GUSTAVE, }	BRIAND.	MADAME BELENFANT.....	W. VS.
JOHN.....		BETTY.....	MARIE.

Gens de tous états. — Invités. — Masques. — Peuple. — Gendarmes.

ACTE I.

PREMIER TABLEAU.

Le Palais-Royal en 1820.

Le jardin du Palais-Royal. Au fond, la galerie de Valois. Au deuxième plan, à la gauche du public, le café de la Rotonde. A droite, la grille du parterre. Aux deux angles, les kiosques servant de cabinets de lecture. Tables et chaises sous la rotonde. Chaises de jardin près de la grille.

SCÈNE I.

Au lever du rideau, ROBINEAU et GUSTAVE se promènent dans le jardin en se donnant le bras. BONNIVARD lit un journal devant le premier kiosque. QUELQUES PASSANTS, ensuite MISTIGRIS, puis UN INSPECTEUR.

ROBINEAU.

L'heure passe et Charlemagne n'arrive pas. Il invite, il devrait dire le premier au rendez-vous.

GUSTAVE.

Patience.

MISTIGRIS, un papier à la main, criant.
Vlà c' qui vient d' paraître... extrait du *Moniteur*... Grande conspiration découverte!

Encore un complot... je crois qu'ils en inventent... 1820 commence comme 1819 a fini...

Chut!

Tu as raison... ne parlons pas politique ici. Fourné a une amide sans uniforme qui se fourre partout... Et le soleil de février n'est pas assez chaud pour qu'on sente le besoin d'être mis à l'ombre... Je propose un petit verre, en attendant Charlemagne.

Accepté. (Ils entrent sous la rotonde et s'attablent. Le garçon les sert, ils boivent et causent.)

Vlà c' qui vient d' paraître... grrrrande conspiration!...

On ne crie pas dans le Palais-Royal.

De quoi, mon inspecteur!... voilà ma médaille... Mistigris!... n° 519... Je suis dans la charte... et je peux crier...

L'INSPECTEUR.

C'est défendu ici...

MISTIGRIS.

On s'y conformera... Il ne me restait plus qu'un exemplaire...
Je le garde pour ma bibliothèque... (L'Inspecteur s'éloigne. Bon-
nivard s'approche de Mistigris.)

BONNIVARD.

Pardon, jeune homme.

MISTIGRIS.

Je vous pardonne... je ne sçai pas quoi, mais c'est égal...

BONNIVARD.

Combien vendez-vous votre conspiration !

MISTIGRIS.

Dix centimes à tout le monde, mais pour vous, ça ne sera que
deux sous... parce que vous êtes une connaissance.

BONNIVARD, prenant le papier et payant.

Vous me connaissez ?

MISTIGRIS.

Très-bien. Vous êtes monsieur Bonnivard, marchand de sang-
sues, rue du Pélican; marié en secondes nocés à mademoiselle As-
pasie Béchamel, ex-marchande de modes dans les Galeries de Bois.

BONNIVARD.

Et où diable, jeune homme, avez-vous eu tous ces renseigne-
ments ?

MISTIGRIS.

Chez mademoiselle Giroflée, la tripière, votre voisine, avec qui
je fais la cusette, en attendant quelqu'un qui a souvent affaire
chez vous... mon ami Fortuné Berrichon, le fils à la portière de
mon parrain Potanquin.

BONNIVARD.

Ah ! vous êtes lié avec M. Berrichon ?

MISTIGRIS.

C'était mon camarade à l'école huissonnière... nous avons été
élevés ensemble... dans la rue.

BONNIVARD.

Si vous voyez votre ami... faites-moi le plaisir de lui annoncer
que j'en ai de fraîches...

MISTIGRIS.

De quoi ?

BONNIVARD.

Des sangsues.

SCÈNE II.

LES MÉMES, BERRICHON, arrivant du premier plan à droite.

BERRICHON.

Merci, monsieur Bonnivard; je sors d'en prendre. (Il lui mon-
tre un petit pot, dont Bonnivard examine le contenu.)

MISTIGRIS.

Bonjour, Berrichon... qu'est-ce que tu veux donc faire de ça ?

BONNIVARD.

Comment, vous n'en avez pris qu'une aujourd'hui ?

BERRICHON.

Oui... mais elle est très-große...

BONNIVARD.

Ah çà, il y a donc du mieux... le mois dernier vous avez com-
mencé par en prendre cinquante à la fois, le lendemain il ne
vous en fallait plus que vingt-cinq, ensuite une douzaine, et tous
les jours ç'a été en diminuant...

BERRICHON, à part.

Comme ma bourse.

BONNIVARD.

Aspasie était au comptoir ?

BERRICHON.

Oh ! oui !... nous avons même échangé...

BONNIVARD.

Quoi donc ?

MISTIGRIS, vivement.

Pardieu, de l'argent contre de la marchandise...

BERRICHON.

Oui... elle m'a rendu la monnaie de ma pièce.

BONNIVARD.

J'attends demain un nouvel envoi... Je vous engage à profiter
de l'occasion.

BERRICHON, à part.

Il appelle ça une occasion !

BONNIVARD.

Mais, je me sauve... Aspasie m'attend impatiemment... pour
sortir... Messieurs, je suis le vôtre. (Il sort.)

SCÈNE III.

MISTIGRIS, BERRICHON; ROBINEAU ET SES DEUX AMIS
(sous la rotonde.)

MISTIGRIS.

Ah çà, Berrichon, mon ami, où diable t'es-tu fait mal pour
avoir besoin tous les jours de ces petites bêtes médicinales?... Je
ne te vois rien de cassé.

BERRICHON.

Le mal est en dedans, Mistigris.

MISTIGRIS.

Tu les prends donc en infusion, comme du thé ?

BERRICHON.

Je ne les prends pas du tout... je les amasse... j'en ai dans
tous mes vases.

MISTIGRIS.

C'est donc une passion ?

BERRICHON.

Bien plus ! c'est une nécessité. Pour voir Aspasie, il me fallait
un prétexte, et je me suis fait consommateur.

MISTIGRIS.

Je saisis... mais sa conversation te coûte cher... Es-tu payé
de retour?... ça prend-il ?

BERRICHON.

Très-bien !... et ça n'est pas étonnant, quand on fait l'amour
depuis l'âge de cinq ans.

MISTIGRIS.

Tu veux dire : l'amour sur le bœuf gras... A propos, je te pré-
viens, mon bonhomme, que cette année on parle de te rempla-
cer... on te trouve un peu avancé pour le maillot.

BERRICHON.

Pas possible !... et moi qui avais fait reteindre le mien... cou-
leur femme de nymphe émue, à l'intention d'Aspasie, qui a re-
tenu une fenêtre au coin de la rue Saint-Honoré, pour me voir
passer... Je cours chez M. Cornu, le boucher, revendiquer mes
droits et reconquérir mon trône.

MISTIGRIS.

Nous nous reverrons, ce soir, au bal de mon parrain Potan-
quin.

BERRICHON.

Tu y amèneras Giroflée... Hélas ! Moi, je n'y puis conduit
Aspasie. (Il sort en soupirant.)

MISTIGRIS.

Il s'agit de continuer mon commerce. (Tirant d'autres papiers
de dessous sa veste; il crie :) V'là ç' qui vient de paraître !...

L'INSPECTEUR, reparaisant à gauche.

Encore !

MISTIGRIS, se sauvant à droite.

Ne vous dérangez donc pas. (Il sort en criant :) Extrait du
Moniteur... la grande conspiration !... (L'inspecteur le poursuit.)

SCÈNE IV.

ROBINEAU, GUSTAVE, CHARLEMAGNE, puis MOREL.

ROBINEAU, voyant entrer Charlemagne, qui arrive de la droite.

Ah ! voici Charlemagne !

GUSTAVE.

Salut à Charlemagne ! (Ils sortent de la rotonde et vont au-de-
vant de lui.)

CHARLEMAGNE, leur prenant la main.

Bonjour, les amis, bonjour, les anciens... Salut aussi à toi,
mon beau Palais-Royal ! c'est en carnaval que je t'ai quitté, il y
a vingt ans... Je te reviens en carnaval...

ROBINEAU.

Ah çà, depuis que nous ne nous sommes vus, tu as fait for-
tune... Tu nous conteras tes aventures à table... car, sans re-
proche, tu ne nous as encore fait croquer... que le marmot.

CHARLEMAGNE.

C'est vrai... je suis en retard... Il faut me le pardonner... De-
puis ce matin, je trotte en fiacre... J'ai visité, je crois, les douze
arrondissements de Paris...

ROBINEAU.

Je comprends... arrivé d'hier, tu as voulu revoir toutes tes
connaissances... tes anciennes conquêtes peut-être.

CHARLEMAGNE.

Non pas... je les ai quittées... fraîches et jolies... Je tiens à
garder mes illusions... La personne que je cherche est une pau-
vre veuve.

ROBINEAU.

Tu consoles les veuves, à présent ?

CHARLEMAGNE.

Ne plaisante pas, Robineau... la digne femme a droit au res-
pect et à l'intérêt de tous.

ROBINEAU.

Il s'agit donc de quelque chose de bien grave ?

CHARLEMAGNE.

De si grave, mes amis, que j'ai failli vous manquer de parole...
mais, en passant devant le Palais-Royal, je me suis souvenu que
vous m'attendiez... Je suis descendu de voiture. J'ai chargé le

brave homme de cocher qui me conduisait d'aller prendre un dernier renseignement, et il doit venir ici-même, me rendre compte de sa démarche.

MOREL, *paraissant et parlant à la cantonade.*

Tiens bien mes chevaux, gamin... je vas faire un tour de Palais-Royal... *(Il semble chercher quelqu'un dans la galerie.)*

ROBINEAU, *désignant Morel.*

Ton cocher... n'est-ce pas celui-là ?

CHARLEMAGNE.

Justement... un drôle de corps, qui répond à tout ce qu'on lui demande par le refrain d'une chanson... Il m'apporte sans doute des nouvelles, je vais...

ROBINEAU.

Et le déjeuner...

CHARLEMAGNE.

Entrez toujours... faites déboucher le chablis et ouvrir les huîtres... Je suis à vous. *(Robineau et Gustave entrent dans la rotonde. Charlemagne les accompagne un moment, en continuant de les assurer à voix basse de son prompt retour. Morel est descendu en scène.)*

SCÈNE V.

CHARLEMAGNE, MOREL.

MOREL, *regardant de côté et d'autre.*

Ah çà, je n'aperçois pas le particulier qui m'avait promis de m'attendre...

Promettre et tenir sont deux,
Chère Alexandrine...

CHARLEMAGNE, *sortant de la rotonde.*

C'est moi que vous cherchez, camarade; me voici... Voyons, qu'avez-vous appris ?

MOREL.

Qu'il y a bien une personne du nom en question, à l'adresse que vous m'avez indiquée... Mais, au lieu d'une veuve, c'est un veuf.

CHARLEMAGNE, *à part.*

Encore un espoir qui m'échappe. *(Haut.)* Allons... en voilà assez pour aujourd'hui... Il s'agit maintenant de régler notre compte.

MOREL.

C'est juste... nous avons quatre heures de promenade, ça fait huit francs... avec le pourboire, huit francs cinquante... C'est trois francs dix sous qui vous reviennent *(Il tire sa bourse.)*, et je vas vous les donner...

CHARLEMAGNE.

A moi?... qu'est-ce que cela signifie ?

MOREL.

Voyez-vous, les vieilles créances, ça pèse... et qui paye ses dettes s'enrichit...

CHARLEMAGNE.

Mais, mon brave homme, vous ne me devez rien.

MOREL.

Bah! est-ce que vous n'êtes pas M. Charlemagne, qu'on surnommait autrefois le roi des commus voyageurs ?

CHARLEMAGNE.

Précisément.

MOREL.

J'avais bien dit, ce matin, en vous ouvrant la portière de mon coffre à quatre roues :

Je reconnais ce militaire...

Moi, je suis Chrysostome Morel, ancien courrier de la malle...

J'ai longtemps parcouru le monde...

C'est pourquoi je vous ai rencontré deux fois... D'abord, à Nancy, où je vous ai rossé au piquet, et ensuite à Lyon, où vous me l'avez rendu au billard; même qu'en nous séparant, j'étais en perte de deux écus de six livres, que je devais vous rendre à la première rencontre... Je me rappelle cela comme si c'était hier...

Maintenant, mon vicux, dis-moi, t'en souviens-tu ?

CHARLEMAGNE.

Ah! j'y suis... Morel... un farceur, un bon vivant!

MOREL.

Et pas manchot des jambes, quand, à défaut du postillon, il fallait se ganter avec les grosses bottes et enfourcher le poullet d'Inde... et allez donc! au grand galop!

Amusez-vous,
Trémoussez-vous,
Amusez-vous, belle!

CHARLEMAGNE.

Vous alliez un peu plus vite qu'aujourd'hui.

MOREL.

Je crois bien... nous menions la victoire en poste... Elle payait doubles guides... aussi, comme ça roulait!... Mais...

S'il est un temps pour la folie,
Il en est un pour la raison!

Aussi, je me suis calmé, j'ai acheté un numéro de fiacre... le 115.

CHARLEMAGNE.

Mauvaise enseigne... mais bonne voiture...

MOREL.

Au lieu de courir d'une frontière à l'autre, je me contente de traverser Paris en long et en large, quelquefois au petit trot.

CHARLEMAGNE, *riant.*

Le plus souvent au pas.

MOREL.

Voilà comment, depuis six heures du matin jusqu'à minuit, je mène tous les jours philosophiquement les bourgeois de Paris, mes chevaux et l'existence,

A la papa
A la papa!

CHARLEMAGNE.

Toujours le même! un vrai père Sans-Souci, qui ne tient rien.

MOREL.

Par exemple!... D'abord, je tiens à mes deux cocottes...

Quand on est si bien ensemble...

Et puis encore à quelqu'un...

CHARLEMAGNE.

A qui donc ?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, EDOUARD.

MOREL, *montrant Edouard qui traverse le jardin, puis s'arrête, regardant vers la galerie, comme s'il cherchait quelqu'un.*

Et tenez, justement à ce beau garçon qui passe la bas sans me voir; autrement il serait déjà venu me donner la main.

CHARLEMAGNE.

Comment, ce monsieur ?

MOREL.

Oui, un monsieur... pour les autres... mais pas pour moi... Attendez un peu... *(Il fredonne.)*

Bonjour, mon ami Vincent,
Ton ton ton ton ton ton ton...

ÉDOUARD, *se retournant.*

Mon bon oncle, c'est vous... *(Il lui donne une poignée de main.)*

MOREL, *à Charlemagne.*

Quand je vous le disais... Je vous présente mon neveu Edouard Morel... le fils de feu mon frère Julien, de son vivant sous-officier de la garde du premier consul... mort à Marengo... Mais son fils n'est pas resté orphelin... j'en ai fait mon enfant, je l'ai élevé, et bien élevé, je m'en vante... Tel que vous le voyez, il y a six mois qu'il a été reçu...

CHARLEMAGNE.

Pas cocher, je suppose...

MOREL.

Fi donc!... docteur en médecine... rien que ça... De plus, il doit être nommé aujourd'hui...

ÉDOUARD, *avec tristesse, bas à Morel.*

Silence, mon oncle, ne parlez pas de cela

MOREL.

Tu ne veux pas, très-bien... motus. *(A Charlemagne.)* Ah! si vous aviez le bonheur d'attraper une bonne fluxion de poitrine... srai, vous auriez du plaisir à tomber entre les mains de ce gaillard-là... Avec lui, les panaris, les catarrhes, la jaunisse et la coqueluche.

Tout ça passe *(ter)*, en même temps!

CHARLEMAGNE.

Je n'en doute pas... mais je vous quitte, père Morel... Je suis attendu là par des amis...

MOREL.

Et ce que je vous redois?...

CHARLEMAGNE.

C'est un à-compte pour l'avenir... Demain, nous recommencerons nos courses... *(A Edouard.)* Monsieur, je vous salue. — A demain, Morel.

MOREL.

C'est dit :

A demain, demain, demain, demain.
Demain de grand matin,
Nous trotterons ensemble...

(En achevant de fredonner l'air il reconduit Charlemagne, qui disparaît par la rotonde.)

SCÈNE VII

MOREL, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, à lui-même.

Quel résultat, après une si belle espérance!... Mais je devais m'y attendre, mon ambition allait trop loin.

MOREL, revenant à Edouard.

Ah ça, il ne s'agit pas de chanter... Tu as du chagrin, Edouard... ça me coupe la nuquette... Il paraît que la nomination que tu espérais, c'est comme mon liacre, ça ne va pas vite.

ÉDOUARD.

Il n'y faut plus compter... la place que je sollicitais est donnée.

MOREL.

Aussi... tu veux te faire nommer d'emblée médecin d'un hôpital de Paris; ça aurait été trop beau, à ton âge...

ÉDOUARD.

Sans doute... mais à cette nomination étaient attachés mon avenir, mon bonheur... Grâce à elle, je pouvais enfin reconnaître les sacrifices de celui qui a pris soin de mon enfance, élevé ma jeunesse...

MOREL.

C'est là ce qui te gêne?... n'y pense pas plus que moi, ça ne t'empêchera pas de dormir...

ÉDOUARD.

Et puis j'avais encore formé un autre rêve... vous le savez.

MOREL.

Oui, tu pensais à cette jeunesse dont tu raffoles, et que tu devais me faire connaître cette semaine. La fille de cette pauvre dame dont l'état est si alarmant, que tu as passé trois nuits auprès d'elle.

ÉDOUARD.

J'aurais été si heureux d'offrir une existence honorable à celle qui sera bientôt orpheline.

MOREL.

Pas de folie, mon garçon... Dans ta position présente, tu ne peux pas songer à te marier... En ménage, vois-tu, quand il n'y a rien d'un côté et juste autant de l'autre, l'amour s'en va bien vite, et...

A la monaco, l'on chasse et l'on déclasse,
A la monaco, l'on chasse dos à dos!

Cette diable de place serait arrivée là juste à point... et tu es sûr que...

ÉDOUARD.

Mes renseignements sont positifs... mon heureux concurrent a été nommé, ce matin, à la recommandation de quelques personnages très-haut placés.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ARTHUR.

ARTHUR, qui est entré sur ces derniers mots.
Vous savez cela... déjà?

ÉDOUARD.

M. Arthur, le fils du duc de Lucenay.

MOREL.

Le fils d'un duc!... bigre!

Chapeau bas (bis),
Honneur au...

(S'interrompant.) Pardon... c'est un tic...

ÉDOUARD.

Voici mon oncle, mon second père... de qui j'ai eu l'honneur de vous parler. (A Morel.) Monsieur est un de mes clients.

ARTHUR.

Votre client, Edouard? mieux que cela: votre ami. (Il lui donne la main.)

ÉDOUARD.

Vous me faites trop d'honneur.

ARTHUR.

Et vous, mon cher Edouard, vous avez trop de discrétion avec moi... Comment, vous sollicitez cette place et vous ne m'en dites rien... Parmi les titres des concurrents, on compte le nombre de leurs amis, et partout à présent, comme sur les champs de bataille, la victoire est pour les gros bataillons.

ÉDOUARD.

Vous avez raison... J'étais seul, et je devais succomber.

ARTHUR.

Non pas, Edouard, j'étais avec vous, et vous avez réussi.

MOREL.

Il serait nommé!

La victoire est à tous!

(S'interrompant.) Pardon... c'est encore mon tic.

ÉDOUARD.

Quoi! vous avez daigné!...

ARTHUR.

Ne sommes-nous pas, tous deux, enfants de l'université de France?... frères par l'étude? Mon diplôme de bachelier n'a été signé qu'après le vôtre, Edouard... et le jour où l'on vous proclamait docteur en médecine, on faisait à mon nom l'honneur de l'inscrire sur le tableau des avocats... De si chers souvenirs suffisaient pour me rappeler que je vous devais en tout temps mon appui.

MOREL.

Comment! Monsieur est avocat?... lui qui a pour père un duc?

ARTHUR.

Eh! pourquoi pas, mon brave monsieur Morel?... ce n'est point déroger que de défendre le bon droit devant la justice...

MOREL.

Sapristi! vous êtes un brave jeune homme... comme mon neveu... Avocat et médecin, je vous mets tous deux sur la même ligne:

En avant, Gaulois et Francs,
Espérance
De la France,
En avant, Gaulois et Francs,
En avant serrez vos rangs.

L'INSPECTEUR, reparaisant.

Dites donc, cocher... est-ce à vous le sapin qui stationne devant le café de la Paix?

MOREL.

Les deux colombes gris-perle... juste... ce sont mes oiseaux.

L'INSPECTEUR.

Je vous prévient que si vous les laissez là, on va les emmener en fourrière. (Il s'éloigne.)

MOREL.

J'y cours... mon inspecteur... Je finis de régler avec une pratique... (A Edouard.) A ce soir, monsieur le médecin en chef!... (A Arthur.) Merci pour votre bonne nouvelle... ça me fait un bien...

ÉDOUARD.

J'espère vous en donner une plus heureuse encore.

MOREL.

Compris!

Mes chers enfants, unissez-vous...

Et, fin finale...

Allez-vous-en, gens de la noce,
Allez-vous-en chacun chez vous.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

ARTHUR, ÉDOUARD.

ARTHUR.

Quelle franche et bonne nature, que celle de votre oncle!

ÉDOUARD.

Sous cette enveloppe grossière, il y a un bien noble cœur!

ARTHUR.

Et comme il vous aime, mon ami... Oh! ce doit être une douce chose, que de pouvoir se dire, en rentrant chez soi: Il y a un cœur qui me comprend, qui partage mes joies, à qui je puis confier mes espérances et que mes succès rendent heureux et fier!

ÉDOUARD.

Mais vous devez connaître ce bonheur mieux que personne; car M. le duc votre père...

ARTHUR.

Mon père... occupé de graves intérêts politiques, n'a pas de temps à donner aux affections de la famille... Mais revenons à vous... Si j'ai bien compris les dernières paroles de votre oncle, il est question pour vous d'un projet de mariage... Une telle alliance peut-être, que votre nomination rendra possible.

ÉDOUARD.

L'alliance que j'ambitionne ne peut rien ajouter à ma fortune.

ARTHUR.

Alors il s'agit, je le vois, d'une passion sérieuse.

ÉDOUARD.

Oui. Appelé, il y a quelques mois, au chevet d'une pauvre malade qui succombe à un sombre désespoir, dont sa fille elle-même ignore la cause, je fus touché des soins assidus, des veilles continuelles de cette courageuse jeune fille... Valentine... c'est son nom, mon ami... Valentine a plus que l'énergie d'un homme...

il y a en elle le cœur d'un héros... Tant que vivra sa mère, je sais bien que ce courage fébrile la soutiendra... Mais que madame Maurice vienne à succomber, alors Valentine verra sa mission filiale accomplie, alors, où puisera-t-elle des forces ?

ARTHUR.

Dans son amour pour vous.

ÉDOUARD.

Eh ! sais-je seulement si je suis aimé ?

ARTHUR.

Je veux croire à votre bonheur, mon ami, pour avoir le droit de me féliciter du mien, car, moi aussi j'aime, et je me plais à penser que le jour où mademoiselle Héloïse de Beaufermont m'accordera sa main ne précédera que de bien peu celui où vous deviendrez l'époux de mademoiselle Valentine Maurice.

ÉDOUARD, qui a regardé vers la droite.

Valentine... Tenez, voulez-vous la connaître... C'est cette jeune personne qui se promène là-bas, soutenant cette dame qui marche si péniblement.

ARTHUR.

Ah ! oui... cette dame en deuil...

ÉDOUARD.

Oui... en deuil de son mari...

ARTHUR.

Il est donc mort depuis peu ?

ÉDOUARD.

Il y a vingt ans que madame Maurice est veuve... Vous parlez... je vous quitte pour lui offrir mon bras...

ARTHUR.

Allez, Edouard, bon espoir et courage ! (Edouard sort par la droite.)

SCÈNE X.

ARTHUR, puis LE DUC DE LUCENAY.

ARTHUR.

Qu'il soit heureux !... Mais alors même qu'il se verrait repoussé par celle que son cœur a choisie, il trouverait dans sa famille une consolation... un ami... Tandis que moi !... Oh ! les enfants du peuple ont un beau privilège... on les aime !...

LE DUC, qui traversait le jardin, s'arrête, regarde Arthur et vient à lui.

Je ne me trompais pas... c'est vous, Arthur.

ARTHUR, saluant avec respect.

Mon père !...

LE DUC.

Je suis charmé de vous rencontrer... Je viens du château... on y parlait de vous.

ARTHUR.

De moi, mon père !...

LE DUC.

Oui ; l'on prétendait qu'hier, à l'une des audiences du palais, vous aviez parlé en faveur de je ne sais quel obscur soldat compromis dans l'un de ces mille complots qui occupent la justice et fatiguent la patience du gouvernement.

ARTHUR.

En effet, j'ai défendu un vieux militaire mutilé par le sabre de l'ennemi, et dont le seul tort, en se retrouvant avec d'anciens compagnons d'armes, fut de boire à la santé du chef qu'il a suivi depuis les Pyramides jusqu'au rocher de l'île d'Elbe... Si c'est là un crime, je m'en fais honneur, car j'ai pour complice le tribunal qui l'a acquitté.

LE DUC.

Arthur, vous êtes fou... il est temps d'en finir...

ARTHUR.

Avec les rigueurs, mon père...

LE DUC.

Monsieur... dans votre position, ces paroles sont au moins impudentes... Elles pourraient vous faire perdre...

ARTHUR.

L'estime des honnêtes gens ?... Non, mon père... Et pour continuer à la mériter, permettez-moi...

LE DUC.

Où donc allez-vous ?

ARTHUR.

Je vais répondre à la confiance de quelques pauvres accablés, tout aussi peu coupables que le soldat d'hier, et demander pour eux indulgence ou plutôt justice. (Il sort après avoir salué respectueusement le duc.)

LE DUC, à lui-même.

Heureusement que M. de Beaufermont, malgré ses deux cent mille livres de rentes, est un libéral... Que je réussisse à conclure ce mariage, et, j'en suis sûr, le beau-père et le gendre s'entendront à merveille. L'alliance que je désire ne peut manquer d'avoir lieu. Ne suis-je pas en possession du titre et des

biens de Lucenay... Belle fortune ! longtemps attendue, mais que je n'aurai du moins à partager avec personne. (Il entre sous la rotonde.) Garçon !

UN GARÇON.

Que demande monsieur ?

LE DUC.

Une tasse de chocolat... et un journal.

LE GARÇON.

Lequel ?

LE DUC.

Un journal anglais.

LE GARÇON.

Nous avons le *Morning-Chronicle*.

LE DUC.

Soit, celui-là. (Le duc se place à la table qui est le plus loin sous la rotonde, de façon à rester étranger aux scènes qui suivent. — Valentine entre par la droite, donnant le bras à sa mère, et tenant à la main un petit carton.)

SCÈNE XI.

MADAME MAURICE, VALENTINE, puis BERRICHON.

VALENTINE.

Venez par ici, ma mère... il y a du soleil... vous y serez beaucoup mieux... Et puis, c'est le docteur qui l'ordonne.

MADAME MAURICE.

Tu as raison... il faut lui obéir... ce bon M. Edouard... c'est mieux qu'un médecin pour nous... (Elle s'assied. Valentine s'occupe de l'arranger commodément.)

VALENTINE.

C'est ce que je me dis souvent...

MADAME MAURICE.

Comment jamais le payer de ses soins !

VALENTINE.

Il est si peu intéressé !

MADAME MAURICE.

En effet... Et s'il a beaucoup de clientes comme moi, le digne jeune homme n'arrivera pas vite à la fortune.

VALENTINE.

Mais au contraire, nous lui portons bonheur... Ne vient-il pas de nous le dire à l'instant même, en vous annonçant sa nomination.

MADAME MAURICE.

Il la doit à son mérite.

VALENTINE.

Oh ! sans doute... Décidément, vous ne voulez pas rentrer avant que je sois revenue de porter mon ouvrage ?

MADAME MAURICE.

Non, laisse-moi ici, Valentine ; cet air, ce soleil, me font du bien.

VALENTINE.

Cependant je ne vous laisserai pas seule. (Elle fait un signe vers la droite.)

BERRICHON, paraissant.

Vous avez besoin de moi, madame ?

VALENTINE.

Oui... votre mère peut-elle, pour quelques instants, se passer de vous ?

BERRICHON.

Ma mère est en train de lire les petites affiches du troisième... elle en a pour ses deux bonnes heures... Quant à moi, je viens de chez M. Cornu, et je suis, à présent, libre comme un cerf-volant.

VALENTINE.

Alors, je puis vous prier de rester auprès de ma mère... je ne serai absente qu'un moment... ne la quittez pas jusqu'à mon retour...

BERRICHON.

Ça suffit... mais je ne suis guère amusant... elle va bien s'occuper avec moi.

VALENTINE.

N'ayez pas peur... je lui laisse un livre pour la distraire.

BERRICHON.

C'est différent. (A part.) Alors, c'est moi qui vas bien m'occuper avec elle.

VALENTINE, donnant un livre, puis un baiser à sa mère.

Au revoir, bonne mère... à tout à l'heure...

MADAME MAURICE.

Oui, reviens vite... mon enfant... tout me manque quand tu n'es pas là.

VALENTINE.

Rassurez-vous... je ne vais qu'à deux pas. (Elle sort par le premier plan à droite, après avoir recommandé de nouveau à

Berrichon de veiller sur madame Maurice.)

BERRICHON.

C'est entendu, mamzelle... *(A part.)* Me voilà garde-malade... Quel emploi récréatif pour un jeune homme passionné. *(Il se promène.)*

SCÈNE XII.

LE DUC, à table. BERRICHON, MADAME MAURICE, puis ASPASIE, ensuite CHARLEMAGNE. *(Madame Maurice reste un moment accablée, puis elle ouvre le livre et en parcourt les pages.)*

BERRICHON, apercevant *Aspasie qui entre avec un carton de modiste, par le premier plan à gauche.*

Dieu !... madame Bonnavard !... mon *Aspasie* !...

ASPASIE.

Tiens ! vous voilà par ici, monsieur Berrichon ? ça se trouve bien... vous allez me porter mon carton.

BERRICHON.

Une telle faveur... et ne pouvoir en profiter...

ASPASIE, tendant le carton.

Eh bien !... est-ce que vous prenez mon bras pour une enseignette ?...

BERRICHON.

Ce serait pour moi l'enseigne du bonheur, mais...

ASPASIE.

Allons, venez-vous... je vais jusqu'aux Galeries de Bois.

BERRICHON.

Impossible... Je suis en société avec cette dame, qui ne me dit rien, et à qui je ne parle pas.

ASPASIE.

Ah ! vous êtes bien peu galant, monsieur Berrichon, et j'ai été bien soignée de louer une fenêtre pour vous voir passer le dimanche gras.

BERRICHON.

Vous avez loué, *Aspasie* ?... Donnez bien vite congé... car, s'il faut vous l'avouer, je ne serai pas beau à voir ce jour-là.

ASPASIE.

Comment ça ?

BERRICHON.

Vous voyez en moi un amour dégoûté... Mon emploi a été donné à un intrigant de six ans et demi.

ASPASIE.

Vous ne ferez pas partie du cortège ?

BERRICHON.

Oh ! si ! mais pas au premier rang... on m'a offert une place de sauvage de la queue... ceux de la tête étant déjà désignés.

ASPASIE.

Au fait, on vous a mis à votre véritable place... un être civilisé ne refuserait pas de m'accompagner. *(Elle sort par le fond à droite.)*

BERRICHON, en remontant la scène.

Mais je ne refuse pas... je suis de faction, v'la tout !

CHARLEMAGNE, sortant de la rotonde.

Oh ! c'est elle !... Je n'ai pas la berlue... Cette dame qui est assise là, c'est bien elle !... Mes amis prendront le café sans moi... il faut que je m'assure... *(S'approchant de madame Maurice.)* Pardon, madame, n'êtes-vous pas de Toulouse ?

MADAME MAURICE, après un mouvement d'effroi.

De Toulouse, monsieur...

CHARLEMAGNE.

N'avez-vous pas demeure rue de l'Alcade, n° 20 ?

MADAME MAURICE.

Parlez plus bas, monsieur... si l'on vous entendait !...

LE DUC, se levant.

Garçon ! payez-vous.

BERRICHON, redescendant la scène.

Tiens ! y a quelqu'un avec madame Maurice... *(Haut.)* Puisque vous causez avec du monde... je peux aller faire une petite course...

MADAME MAURICE, regardant Charlemagne.

Oui, va... va, mon ami...

BERRICHON.

Merci. *(A part.)* Je cours retrouver *Aspasie*...

CHARLEMAGNE.

Madame Maurice ! *(Berrichon sort en courant par le fond à droite.)*

SCÈNE XIII.

LE DUC, CHARLEMAGNE, MADAME MAURICE.

CHARLEMAGNE.

Excusez mon indiscretion, madame ; mais le nom que je viens d'entendre prononcer par ce jeune homme n'a pas toujours été le vôtre.

MADAME MAURICE.

Quoi, vous savez ?

CHARLEMAGNE.

Je sais qu'en 1800, à Toulouse, on vous connaît madame de Saint-Vallier.

LE DUC, qui, après avoir payé, était sorti de la rotonde et s'éloignait, s'arrêtant.

De Saint-Vallier.

MADAME MAURICE.

Hélas ! *(Le duc va au kiosque devant lequel madame Maurice est assise, il prend un journal et s'assied, le dos tourné à Charlemagne, mais de manière à l'entendre.)*

CHARLEMAGNE.

Ne m'en veuillez pas si mes paroles vous rappellent une horrible catastrophe... Ce n'est pas pour raviver le souvenir de vos douleurs, mais pour vous donner une espérance, que j'ose vous interroger.

MADAME MAURICE.

Une espérance... à moi, monsieur... La seule qui me reste, c'est d'aller me réunir dans le ciel à l'innocent qu'ils ont tué.

LE DUC, à part.

C'est bien cela !

MADAME MAURICE.

Et qui donc êtes-vous, monsieur, pour vous intéresser à la mémoire de celui que ni ses vertus ni mes larmes n'ont défendu ?

CHARLEMAGNE.

Je suis Toulousain, madame ; je me nomme Charlemagne.

MADAME MAURICE.

Je ne me rappelle pas ce nom.

LE DUC, écrivant sur une carte.

Je m'en souviendrai, moi.

CHARLEMAGNE.

Je fus l'obligé, l'ami de M. de Saint-Vallier, et j'aiderai sa veuve à venger sa mémoire. Une grande injustice a été commise, madame... Mais si on ne peut rendre la vie à celui qui n'est plus, on peut au moins rendre l'honneur à son nom...

MADAME MAURICE.

C'est rêver l'impossible.

CHARLEMAGNE.

Peut-être.

MADAME MAURICE.

Il faudrait pour cela que les vrais coupables fussent connus.

CHARLEMAGNE.

Eh bien ! c'est justement sur la trace des vrais coupables que j'espère vous mettre aujourd'hui.

MADAME MAURICE.

Aujourd'hui !

CHARLEMAGNE.

Il y a deux mois, à Londres... le hasard... non... je blasphème... la Providence a fait tomber entre mes mains un brouillon de lettre que j'ai conservé avec soin...

MADAME MAURICE.

Et cette lettre,

CHARLEMAGNE.

Est chez moi... rue du Bouloi, hôtel Conti.

LE DUC, écrivant.

Rue du Bouloi, hôtel Conti.

MADAME MAURICE.

Ah ! monsieur !

CHARLEMAGNE.

Je dois cette journée à quelques amis... mais, demain... demain je serai chez vous avec la lettre... sans laquelle nous ne pouvons rien ; car elle est le seul fil qui puisse nous conduire dans ce dédale d'iniquités.

LE DUC, se levant.

Il ne faut pas que cet homme rentre chez lui. *(Il s'éloigne, fait un signe à l'inspecteur qui était au fond, lui remet une carte et lui indique Charlemagne.)*

MADAME MAURICE.

Je vous attendrai demain... comme on attend la vie...

CHARLEMAGNE.

A demain, madame... J'aperçois mes amis qui se lussent de mon absence... A propos, votre adresse.

VALENTINE, rentrant par la droite.

Ma mère demeure rue de Valois, n° 11.

MADAME MAURICE.

Ma fille Valentine, monsieur.

CHARLEMAGNE.

Mademoiselle Valentine, la fille de mon bienfaiteur... merci ; mademoiselle, à demain. *(Il va au-devant de ses amis qui sortent du café.)*

ROBINEAU.

Eh ! arrive donc ! il se fait tard.

LES MYSTÈRES DU CARNAVAL.

CHARLEMAGNE.
Me voici, messieurs, me voici. *(Il rentre sous la rotonde.)*
VALENTINE.
Quel est donc ce monsieur à qui vous parliez ?
MADAME MAURICE.
C'est un ami de ton père.
VALENTINE.
Ce qu'il vous a dit vous a donc fait bien plaisir... il semble que vos forces soient revenues.
MADAME MAURICE.
Oui, mon enfant... oui... je suis heureuse... oui, je me sens forte... je veux vivre.
VALENTINE.
Alors, qu'il soit le bienvenu, cet ami de mon père... et puis-sions-nous le revoir bientôt.
MADAME MAURICE.
Nous le reverrons demain. *(Elle sort par la droite avec Valen-tine.)*

SCÈNE XIV.

LE DUC, ROBINEAU, CHARLEMAGNE, GUSTAVE, puis L'INSPECTEUR, AGENTS, BERRICHON, PASSANTS.

ROBINEAU à Charlemagne, sortant de la rotonde :
La soirée sera bonne ; car tu as l'air bien joyeux.
CHARLEMAGNE.
Ah ! sapristi, oui ! j'ai gagné ma journée... vive l'Empereur !
L'INSPECTEUR, s'avançant.
Monsieur, vous allez me suivre.
CHARLEMAGNE.
Plait-il ! où ça ?
L'INSPECTEUR.
A la préfecture.
CHARLEMAGNE.
Merci, je n'ai pas affaire de ce côté-là, ça m'éloignerait..
ROBINEAU.
Ce ne peut être qu'un malentendu.
CHARLEMAGNE.
Certainement, vous ne savez pas qui vous arrêtez.
MISTIGRIS.
Une arrestation ! *(Appelant.)* Eh ! viens donc ? Berrichon, on fait des prisonniers par ici, faut voir ça.
L'INSPECTEUR.
Pardon, monsieur, je suis fort bien ce que je fais, vous êtes monsieur Charlemagne, commis voyageur arrivant de Londres.
BERRICHON.
Tiens ! c'est la connaissance de madame Maurice.
L'INSPECTEUR.
De plus, vous venez de proférer un cri séditieux.
ROBINEAU, à Gustave.
Je l'avais averti que cette vieille habitude lui jouerait un mau- vais tour.
CHARLEMAGNE, à part.
Arrêté, quel contre-temps... et madame Maurice qui compte sur moi, comment lui faire savoir... *(Apercevant Berrichon.)* Je ne me trompe pas, c'est ce jeune garçon qui était avec elle.
L'INSPECTEUR.

Allons, marchons.
CHARLEMAGNE.
Un moment ! on voudra bien au moins m'emmener en voiture
MISTIGRIS.
Une voiture !... voilà, voilà, bourgeois, je cours en chercher une, il y aura un pourboire. *(Il sort.)*
CHARLEMAGNE, bas à Berrichon.
Jeune homme !
BERRICHON.
Plait-il ?
CHARLEMAGNE.
Vous connaissez madame Maurice ?
BERRICHON.
J'crois bien, c'est moi qui balaye son escalier.
CHARLEMAGNE.
C'est bien, restez près de moi. *(Haut.)* Eh bien ! j'allais oublier la dépense... Garçon, la carte à payer.
ROBINEAU.
Ceci nous regarde.
CHARLEMAGNE.
Non pas, vous prendrez votre revanche à ma sortie de prison.
LE GARÇON, donnant la carte.
C'est vingt-trois francs cinquante, monsieur.
CHARLEMAGNE, prenant la carte.
Attendez que je vérifie l'addition... je ne paie jamais sans avoir compté. *(A Berrichon.)* Attention.
BERRICHON.
Je ne vous perds pas de vue. *(A part.)* Qu'est ce qu'il peut me

vouloir ?
CHARLEMAGNE, un crayon à la main.
Voyons cela. *(Il écrit.)* Cinq et quatre... *(A part.)* Au moins, par ce moyen, la pauvre veuve saura où il faut aller chercher ce que je lui ai promis. Hôtel Conti, rue du Rouloir, chambre n° 7, dans le secrétaire, tiroir à gauche... portefeuille rouge. *(Haut.)* C'est bien cela... le calcul est exact. *(Au garçon.)* Voici vingt-cinq francs, et le reste est pour vous. *(Bas à Berrichon en lui donnant le papier.)* Ceci à l'instant à madame Maurice.

BERRICHON, à part.
Comment ! la carte de leur dîner... c'est drôle !
MISTIGRIS, rentrant.
Voilà l'équipage demandé, ma pratique... il est flambant, il est fringant... N'oubliez pas le commissionnaire.
CHARLEMAGNE.
C'est trop juste. *(Il lui donne de l'argent.)*
L'INSPECTEUR.
En route, à présent.
ROBINEAU.
Au revoir, mon pauvre Charlemagne.
CHARLEMAGNE.
Bah ! c'est une mauvaise plaisanterie et une plus mauvaise nuit à passer, mais tout s'expliquera demain, et nous nous retrouverons au bal de l'Opéra. *(La foule qui s'est amassée entoure l'agent et Charlemagne.)*
LE DUC qui a reparu vers la fin de la scène.
Tu passeras ton carnaval au secret.

DEUXIÈME TABLEAU.

La veuve du supplicié.

Une chambre du logement de madame Maurice. — Fenêtre au fond, ou- vrant sur les toits. — Deuxième plan, à droite, porte conduisant dans la chambre de madame Maurice. — Premier plan, à gauche, cheminée. — Troisième plan, pan coupé à droite, porte ouvrant sur l'escalier. — Deuxième plan, une commode. — Pres de la cheminée, grand fauteuil de malade. Quelques chaises.

SCÈNE I.

MADAME MAURICE, BERRICHON. *(Madame Maurice, assise dans son fauteuil, regarde avec anxiété une petite pendule qui est sur la cheminée. Berrichon, au fond et près de la fenêtre, écoute.)*

MADAME MAURICE.
Bientôt minuit, et Valentine ne rentre pas. *(Bruit de voiture qui passe.)*
BERRICHON.
Voilà une voiture !
MADAME MAURICE, se levant.
Enfin !
BERRICHON.
Elle ne s'arrête pas.
MADAME MAURICE, retombant.
Ce n'est pas elle !
BERRICHON.
Ne vous tourmentez donc pas comme ça... Mademoiselle Va- lentine est partie en voiture, il ne peut rien lui être arrivé. Ma- man, qui connaît l'hôtel Conti, dit que c'est une maison très- bien habitée.

MADAME MAURICE.
Ce retard n'est pas naturel... deux grandes heures ! Oh ! j'ai eu tort de céder aux instances de Valentine... j'aurais dû l'ac- compagner...
BERRICHON.
Mais ça vous était impossible... Quand je suis revenu du Pa- lais-Royal vous apprendrez l'arrestation de ce monsieur et vous apporterez la clef et le papier qu'il m'a remis pour vous, et vous a pris une si grande faiblesse, que maman s'en est trouvée mal... ce qui fait que je suis resté pour vous garder... *(A part.)* Et ça me gêne un peu, moi qui comptais aller au bal chez le baron d'à côté, M. Potanquin... Assasie m'a promis d'y venir. *(Minuit sonne.)*
MADAME MAURICE.
Oh ! je m'y tiens plus ! je veux y aller... je veux savoir... *(Elle se soulève.)*
BERRICHON.
Ah !... cette fois, je ne me trompe pas. *(Il regarde à la fenêtre.)* Un fiacre est devant la porte... on monte l'escalier... *(Couvrant, ouvrir.)* C'est mademoiselle Valentine !
MADAME MAURICE, avec joie.
Ma fille ! *(La porte, ouverte par Berrichon, laisse voir Morys sur le seuil, tenant un petit mouchoir blanc à la main.)*

SCÈNE II.

LES MÊMES, MOREL.

BERRICHON.

Tiens ! c'est le cocher que j'ai été chercher sur la place pour mademoiselle.

MOREL.

Oui, Morel, n° 113, connu pour sa fidélité, à preuve que je rapporte un mouchoir que ma petite pratique a oublié dans mon établissement.

MADAME MAURICE, prenant le mouchoir.

En effet, c'est bien à elle. *(Elle jette le mouchoir sur la table.)* Mais ma fille... où est ma fille ?

MOREL.

Restée à l'hôtel, à ce que m'a dit le grand monsieur pâle.

MADAME MAURICE.

Je n'entends pas bien, je ne vous comprends pas.

BERRICHON.

De quoi, de quoi, un monsieur ?

MOREL.

Mais certainement... un particulier très-bien mis qui m'a secoué sur mon siège où je dormais comme un bienheureux à l'heure. — Je suis loué, que je lui dis, par une demoiselle qui est entrée là et que j'attends...

Comme on attend sa belle...

— Cette demoiselle reste dans l'hôtel, qu'il me répond, et elle a bien voulu me céder son fiacre. — Mais elle me doit deux heures. — Elle m'a chargé de te les payer, les voici, marchons. — Je n'avais plus rien à dire, je suis parti. Après avoir conduit ce monsieur, j'ai trouvé sur le coussin de la voiture ce petit mouchoir qui devait appartenir à votre demoiselle, et comme c'était à peu près mon chemin, j'ai pris votre rue, fait halte devant votre porte, escaladé vos cent vingt-six marches, et voilà !

MADAME MAURICE.

Où ! vous me trompez ?

MOREL.

Moi !

MADAME MAURICE.

Alors, on vous a trompé vous-même, car ce que vous me dites là est impossible !

MOREL.

Je vous certifie, ma chère dame, que votre demoiselle est, à l'heure qu'il est, à l'hôtel Conti, seule... ou en société...

MADAME MAURICE.

Mon Dieu ! aurait-elle été entraînée dans quelque piège ! Mon ami, vous allez me conduire à cet hôtel !

BERRICHON.

Y pensez-vous... sortir dans l'état où vous êtes !

MADAME MAURICE.

Il faut que je retrouve, que je revoie ma fille ou que je meure !... attendez-moi... je vous en supplie, attendez-moi... je ne vous demande que le temps de prendre mon châle. *(Elle entre dans la chambre à droite.)*

SCÈNE III.

MOREL, BERRICHON, puis ÉDOUARD.

MOREL.

Diable ! une nouvelle course et mes deux poulets d'Inde qui comptaient aller se coucher... faut encore qu'ils mangent du pavé de Paris.

BERRICHON.

Ça va leur paraître dur à digérer. *(Voyant entrer Édouard.)* Ah ! voilà le médecin.

MOREL.

Édouard !

ÉDOUARD.

Mon oncle ici !

BERRICHON, à part.

Il sont en pays de connaissance... Je vas donner un coup d'œil chez le voisin... et savoir si Aspasia est arrivée. *(Haut en sortant.)* Docteur, si on a besoin de sangsues, ne vous gênez pas... j'en possède. *(Il sort.)*

ÉDOUARD, à Morel.

Par quel hasard dans cette maison ?

MOREL.

Je suis chez une pratique... mais toi.

ÉDOUARD.

Je viens donner mes soins à une cliente.

MOREL.

Comment la dame qui habite ce logement ?

ÉDOUARD.

C'est près d'elle que j'ai passé plusieurs nuits... c'est la mère de cette jeune fille dont je vous ai si souvent parlé.

MOREL.

Celle que tu aimes ?

ÉDOUARD.

Mais oui, mon oncle.

MOREL.

Et que tu veux épouser ?

ÉDOUARD.

Sans doute.

MOREL.

Minute ! faut arrêter les frais !

ÉDOUARD.

Que voulez-vous dire ?

MOREL.

Je dis qu'à l'heure qu'il est, sa mère, désolée de son absence, m'a retenu pour courir à sa recherche.

ÉDOUARD.

Valentine... perdue !

MOREL.

Perdue... pas tout à fait ; car je sais bien où je l'ai conduite il y a trois heures.

ÉDOUARD.

Vous ?

MOREL.

Oui, dans un hôtel garni de la rue du Bouloi... chez un monsieur Charlemagne... il paraît qu'elle s'y trouve bien... puis qu'elle m'a fait dire de ne pas l'attendre.

ÉDOUARD.

Oh !... c'est impossible.

MOREL.

Je te répète, moi, que pendant que la pauvre mère se tourmente ici... sa fille l'oublie là-bas.

ÉDOUARD.

Je vais bien le savoir... Venez, venez, mon oncle.

MOREL.

Mais cette dame compte sur moi...

ÉDOUARD, pressant Morel de sortir.

Non, elle n'ira pas là... Cette émotion la tuerait... C'est moi, moi seul que vous allez y conduire...

MOREL.

Soit... je ne connais que l'ordonnance du médecin. *(Il sort.)*

ÉDOUARD, le suivant.

O Valentine !... Valentine !... s'il était vrai ! *(Il sort.)*

SCÈNE IV.

MADAME MAURICE, ensuite BERRICHON, puis VALENTINE.

MADAME MAURICE, rentrant.

Me voilà prête... Comment !... plus personne ici ?

BERRICHON, rentrant.

Comme ils descendent l'escalier dare-dare.

MADAME MAURICE.

Ah ! mon ami... ce cocher ?

BERRICHON.

Il s'en va, madame... le docteur Morel vient de l'emmenner.

MADAME MAURICE.

Cela ne se peut... il est allé m'attendre en bas, sans doute... Tu vas me donner le bras pour descendre jusqu'à la voiture. *(Bruit de voiture.)*

BERRICHON, qui a été à la fenêtre.

C'est inutile... voilà le fiacre qui part... et au galop encore.

MADAME MAURICE.

Parti !... qu'importe... j'irai à pied... *(S'appuyant sur un meuble.)* Des forces, mon Dieu... donnez-moi des forces !

BERRICHON.

Vous voyez bien que c'est impossible...

MADAME MAURICE.

Si fait... te dis-je... j'irai... quand je devrais m'y traîner. *(Elle fait péniblement quelques pas. La porte s'ouvre violemment et Valentine, pâle, haletante, s'élance dans la chambre.)*

VALENTINE.

Ma mère !

MADAME MAURICE.

Valentine... mon enfant... te voilà... c'est bien toi... O Seigneur, Seigneur ! je vous remercie. *(Soutenue par sa fille et par Berrichon, madame Maurice, qui est près de s'évanouir, vient s'asseoir dans son fauteuil.)*

BERRICHON.

Faut-il appeler maman, madame Maurice ?

MADAME MAURICE.

Non... ce n'est rien... rien que de la joie, du bonheur... laissez-moi seules, mon ami.

BERRICHON, à part.

Je m'en vas dire au voisin qui donne bal de faire danser tout
bas et de mettre des sourdines à ses trombones. (Il sort.)

SCÈNE V.

MADAME MAURICE, VALENTINE.

VALENTINE.

Ma bonne mère, tes mains sont brûlantes... tu respirez à peine...

MADAME MAURICE.

Oh! c'est que j'avais tant d'inquiétude, mon enfant... avec
quelle impatience je t'attendais!... avec quelle anxiété je regardais
marcher l'heure!

VALENTINE.

En effet, mon absence a été longue... mais ce n'est pas ma
faute, va!... Si tu savais!

MADAME MAURICE.

Parle, Valentine, parle, j'ai besoin de t'entendre.

VALENTINE.

Ce soir, lorsque, te rendant à mes prières, tu m'as permis
d'aller à ta place chez M. Charlemagne, je me suis fait conduire
à son hôtel. J'entrai dans sa chambre... J'étais là par ton ordre...
et pourtant... je tremblais... J'avais hâte de quitter cette cham-
bre et l'hôtel... La clef était au secrétaire. J'y portai la main... A
ce moment, j'entendis monter... C'est M. Charlemagne... il est
libre... et j'allais ouvrir... Une voix s'éleva qui n'était pas la
sienne... non, ce n'était pas lui qui s'arrêtait devant la porte, et
pourtant on tourmentait la serrure, qui semblait résister... In-
stinctivement effrayée, je me jetai dans un cabinet vitré. Au
même instant, un homme entra qui m'était inconnu. Il referma
vivement la porte sur lui... puis, après avoir passé la main sur
son front... il courut au secrétaire. Pouvait brusquement; il y
avait de l'or sur la tabiette, il n'y toucha pas... Il chercha dans
tous les tiroirs... les renversa... Enfin, il découvrit un porte-
feuille... celui que je venais chercher...

MADAME MAURICE.

Mon Dieu!

VALENTINE.

Cet homme était comme moi, pâle, haletant... Il jeta un cri de
joie en trouvant dans le portefeuille une lettre qu'il lut attentif-
vement... « C'était bien d'elle, dit-il, l'imprudente!! » puis,
approchant la lettre de la bougie qui l'éclairait, il allait la
brûler...

MADAME MAURICE.

Malheur!

VALENTINE.

Je voulais crier, m'élançai vers cet homme; mais ma voix était
éteinte, mais la force me manquait... Bientôt je ne vis plus, je
n'entendis plus rien!... Combien de temps restai-je ainsi, je
l'ignore... Quand je revins à moi, l'homme avait disparu... Le
bruit de ma chute l'avait effrayé peut-être... J'étais seule... Dans
la chambre, sur le sol, j'aperçus le portefeuille vide et un papier
presque entièrement brûlé.

MADAME MAURICE.

Et ce papier...

VALENTINE.

Devait être un lambeau de la lettre que renfermait le porte-
feuille.

MADAME MAURICE.

Achève... ce lambeau de lettre...

VALENTINE.

Le voilà!

MADAME MAURICE.

Donne... donne... Oh! mes yeux ne peuvent plus... Lis-moi
vite les quelques mots que la flamme n'a pas dévorés!

VALENTINE, lisant.

Lavinia?... avec de l'or, comme ce misérable Gaspard... Dans
un mois, à Paris... Nos enfants... Carré Marigny... Saint-Vallier... 7 février 1800...

MADAME MAURICE.

Carré Marigny... oui, c'est bien le lieu... 7 février 1800... c'est
bien la date... Continue, mon enfant, continue...

VALENTINE.

Hélas! ma mère, je n'ai plus rien à lire...

MADAME MAURICE.

Plus rien... Oh! mais c'est horrible!... cette lettre devait être
un indice... et cette lettre est détruite... un ami fidèle m'était
rendu, et cet ami est prisonnier!

VALENTINE.

A son défaut, ma mère, ne peux-tu pas compter sur monsieur
Edouard?... Pour toi, c'est plus qu'un ami, c'est presque un fils...

MADAME MAURICE.

Que dis-tu!... il t'aimerait, Valentine?

VALENTINE.

Jamais il ne me l'a positivement dit, ma mère... mais à quel-
ques mots qui lui sont échappés... j'ai deviné le secret de son

CŒUR...

MADAME MAURICE.

Et toi, mon enfant... toi, tu l'aimes?

VALENTINE.

Oui, ma mère... oui, je l'aime depuis l'instant où je l'ai vu si
empressé, si dévoué pour vous... veillant, attentif et silencieux,
à votre chevet... D'abord, ce fut la reconnaissance qui remplit
mon âme, et plus tard...

MADAME MAURICE.

Elle devint de l'amour.

VALENTINE.

En lui, il me semble que c'est encore toi que j'aime... il te
prodigue tant de soins... c'est un si honnête jeune homme!

MADAME MAURICE.

Pauvre Valentine!

VALENTINE.

Que voulez-vous dire?

MADAME MAURICE.

Il ne t'est pas permis d'aimer, à toi!...

VALENTINE.

Et pourquoi donc, ma mère?

MADAME MAURICE.

Parce que tu ne peux pas être la femme d'un honnête homme.

VALENTINE.

Indigne d'Edouard!... Moi!... qu'ai-je donc fait?

MADAME MAURICE, l'embrassant.

Toi, pauvre ange... Mon Dieu, qui m'envoie cette dernière
épreuve, donnez-moi donc la force et le courage... Je t'ai trom-
pée, Valentine, ce nom de Maurice n'est pas le nôtre... et ce
n'est pas sur un champ de bataille que ton père est mort...
(A mi-voix.) c'est sur un échafaud!

VALENTINE.

Ah!

MADAME MAURICE.

Mais innocent, entends-tu bien, innocent!

VALENTINE, s'agenouillant.

Mon père!... Mon père!...

MADAME MAURICE.

Prie, mon enfant, prie pour le martyr... puis, apprends enfin
ce secret qui ne devait pas descendre avec moi dans la tombe...

VALENTINE.

Ma mère!

MADAME MAURICE.

M. de Saint-Vallier... (Mouvement de Valentine.) Oui, ce nom,
tracé dans cette lettre, ce nom est celui de ton père... M. de
Saint-Vallier était le parent, l'ami surtout de la noble et puis-
sante famille de Lucenay... A la révolution, M. le duc et M. le
comte de Lucenay son fils abandonnèrent leurs titres et leurs
biens pour ne pas abandonner leur patrie... Ils combattirent vail-
lamment pour elle... Bonaparte, devenu premier consul, leur
fit rendre leur immense fortune, et, de ce jour, la mort s'étendit
sur la riche famille. Le comte succomba le premier; quelques
mois après, sa femme mourut. Il semblait qu'une perfide et invi-
sible main avait, avant le temps, ouvert ces deux cercueils. Il ne
restait plus de cette noble maison qu'un vieillard et un tout jeune
enfant, le fils du comte. Le vieux duc, tremblant pour son petit-
fils, l'éloigna de Paris et le confia au dévouement éprouvé de
M. de Saint-Vallier. Nous habitons Toulouse alors. Le pauvre
orphelin semblait revivre sous notre beau ciel du Midi. Un jour,
mon mari reçut une lettre de M. de Lucenay, et cette lettre
fautive est encore présente à ma pensée: « Mon ami, lui écrivait-on,
le premier consul soupçonne ma fidélité, on m'a dénoncé comme
« un des complices de Georges Cadoudal... On me conseille de
« laisser passer cet orage et de partir pour Londres... Mais je
« ne veux pas quitter la France sans mon petit-fils... Pour me
« l'amener, voyagez jour et nuit, vous pouvez être à Paris le 7
« février...

VALENTINE.

Le 7 février!

MADAME MAURICE.

« Ne descendez point à mon hôtel, je n'y suis plus... faites-
vous conduire, à la nuit tombante, au carré Marigny...

VALENTINE.

Au carré Marigny!

MADAME MAURICE.

« Une femme vous y attendra. Cette femme sera masquée;
« mais elle vous connaît et vous présentera l'anneau sur lequel
« sont gravées les armes de notre famille et qui ne me quitte
« jamais... A la vue de cet anneau, remettez mon petit-fils à
« cette femme, qui doit lui donner ses soins pendant le voyage...
« La prudence m'oblige à prendre toutes ces précautions... Je ne
« vous verrai qu'à mon retour. » J'étais souffrante ce qu'il crovait
être un devoir. Tout se passa comme le duc l'avait ordonné ou
prévu: le 7 février, ton père était à Paris, à la nuit tombante une

femme l'attendait au carré Marigny et lui présenta l'anneau ; à cette femme M. de Saint-Vallier remit l'enfant ; quelques jours après, mon mari était de retour à Toulouse, et recevait avec surprise la visite de M. de Verteuil, neveu du duc de Lucenay, qui venait, assisté d'un magistrat, réclamer l'enfant qui nous avait été confié. Ton père dit ce qu'il avait fait, montra la lettre du duc. Cette lettre était datée du 20 janvier, le duc était mort à Paris le 15. Cette lettre était fautive !

VALENTINE.

Fausse !

MADAME MAURICE.

Mon mari parla de cet anneau qu'on lui avait présenté. Il fut prouvé que cet anneau avait passé de la main du feu duc en celles du notaire chargé d'inventorier la succession, et n'avait pu conséquemment être mis sous les yeux de Saint-Vallier. Enfin, une circonstance accablante venait encore se joindre à toutes celles qui l'accusaient déjà... M. de Verteuil révéla l'existence du testament du vieux duc de Lucenay qui, en cas de mort de son petit-fils, instituait mon mari son légataire universel. Saint-Vallier protesta vainement de son innocence ; convaincu d'avoir par un meurtre voulu détruire le faible obstacle qui le séparait encore de l'immense fortune des Lucenay, Saint-Vallier fut condamné... et le bourreau...

VALENTINE.

Ah !

MADAME MAURICE.

Pour moi, chassée de mon pays, je dus fuir, l'emportant dans mes bras, toi qui venais de naître pour la honte et l'exil... Maintenant que tu sais tout, Valentine, tu vois bien qu'il faut vaincre ton amour pour Edouard... tu ne peux pas lui appartenir, tu ne peux pas lui avouer notre fatal secret.

VALENTINE.

Oh ! non... je ne veux pas que, lui aussi, il maudisse le nom de mon père ; on vient. (*Apercevant Edouard qui entre.*) Le voici !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ÉDOUARD. (*Il est pâle et paraît s'efforcer de cacher son émotion.*)

ÉDOUARD, à part, en apercevant Valentine.

Ah ! elle est revenue, enfin !

MADAME MAURICE, cachant ses larmes.

Bonsoir, docteur ?

ÉDOUARD, à part, allant à madame Maurice.

Ce trouble... ces larmes... et je voulais douter encore !

MADAME MAURICE, à Edouard, qui lui tâte le pouls.

J'ai peut-être un peu plus de fièvre que tantôt... mais vous me l'avez dit... d'ordinaire, la nuit elle redouble.

ÉDOUARD.

Oui, cela arrive souvent. (*À part.*) Cette fièvre la dévore.

VALENTINE.

Eh bien ! que pensez-vous de l'état de ma mère ?

ÉDOUARD.

Il est tel que je le supposais... (*À part.*) après ce qui s'est passé.

MADAME MAURICE.

Je n'ai besoin que d'un peu de repos, n'est-ce pas, docteur ? Je vais en prendre.

ÉDOUARD.

Oui, du repos... Il en fallait à votre mère, Valentine.

VALENTINE, à part.

Comme il me dit cela, et comme il me regarde.

ÉDOUARD.

Rentrez, madame... moi, je vais laisser ici une ordonnance... et je pars... mademoiselle Valentine trouvera mes prescriptions sur cette table.

VALENTINE.

Au revoir, monsieur Edouard.

MADAME MAURICE.

A demain, docteur...

ÉDOUARD.

A demain... (*À part.*) Demain, elle n'aura plus besoin de mes soins. (*Madame Maurice rentre dans sa chambre soutenue par Valentine.*)

SCÈNE II.

ÉDOUARD, puis VALENTINE.

ÉDOUARD.

C'est bien Valentine Maurice qui s'est fait conduire à l'hôtel de la rue du Bouloi... Le portrait qu'on m'a fait de la jeune fille qui

est venue chez ce M. Charlemagne ne me laisserait aucun doute... alors même que mon oncle n'eût pas trouvé ce mouchoir dans sa voiture. (*Regardant le mouchoir qui est sur la table.*) Celui-là sans doute... Oh ! je ne sortirai pas d'ici avant d'avoir revu Valentine, avant de lui avoir parlé.

VALENTINE, sortant de la chambre.

La pauvre malade repose... (*Apercevant Edouard.*) Vous êtes encore là, monsieur Edouard.

ÉDOUARD, se contenant.

Je vous attendais, mademoiselle.

VALENTINE.

Comme vous paraissez ému... mon Dieu... ma mère serait-elle en danger ?

ÉDOUARD, amèrement.

Votre mère, Valentine!... cent fois je vous ai dit que la moindre émotion pouvait la tuer... et pourtant vous avez oublié mes paroles.

VALENTINE.

Moi ?

ÉDOUARD.

Sans doute... puisque ce soir même vous n'avez pas craint de la réduire au désespoir.

VALENTINE.

Que voulez-vous dire, monsieur ?

ÉDOUARD.

Je sais tout, mademoiselle.

VALENTINE.

Vous savez...

ÉDOUARD.

Qu'il y a quelques heures, une jeune fille s'est présentée à l'hôtel Conti... elle a dit qu'elle y venait attendre... un homme chez lui... pour preuve de son intimité avec cet homme, elle a montré la clef qu'il lui avait confiée... et cette jeune fille, c'est vous, Valentine.

VALENTINE.

Je ne le nie point.

ÉDOUARD.

Alors vous me direz ce que vous alliez faire dans cette maison...

VALENTINE.

Non, monsieur,

ÉDOUARD.

Mais vous ne songez pas à tout ce que je puis soupçonner si vous vous taisez... Vous ne voyez donc pas que je ne demande qu'à vous savoir innocente...

VALENTINE.

Prevez-moi de votre estime si vous m'en croyez indigne ; mais ne m'interrogez plus, car je ne puis, je ne veux rien vous dire.

ÉDOUARD.

C'est bien, mademoiselle, vous êtes libre... Et tout est rompu entre nous... Je reviendrai ici tant que mon devoir de médecin m'y rappellera... Mais je crains bien qu'on ne m'y revoie plus.

VALENTINE.

O ciel ! que dites-vous ?

ÉDOUARD.

N'en accusez que vous, Valentine... J'espérais encore quelques jours pour madame Maurice... Votre absence de ce soir l'a trop violemment agitée pour qu'elle survive à cette émotion... Que Dieu vous pardonne ! Vous avez avancé la dernière heure de votre mère ! (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

VALENTINE, un peu après MADAME MAURICE

VALENTINE.

Tu l'as entendu, mon Dieu ! il me soupçonne... il m'accuse, lui ! (*Depuis les premiers mois de Valentine, madame Maurice, plus faible et plus pâle encore, est sortie de la chambre et elle est venue près du fauteuil.*)

MADAME MAURICE.

Une mère n'aurait pas eu ton généreux mensonge.

VALENTINE.

Vous ici... Vous avez entendu...

MADAME MAURICE.

L'arrêt qu'il a prononcé contre moi... oui, ma fille... il ne s'est pas trompé... Ma vie s'éteint... Je ne voulais pas mourir sans l'avoir benie. (*Elle tombe dans le fauteuil.*)

VALENTINE.

Que dites-vous... Non... non... vous ne me quitterez pas encore.

MADAME MAURICE.

Ne nous abusons pas, Valentine... et écoute-moi, mon enfant... car il ne faut pas que la mort glace mes lèvres avant que